

VOYAGE A GAND - 25 septembre 1988

Comme beaucoup, nous étions heureux de voir ou revoir cette fière cité belge, encore si merveilleuse après tant de dominations : bourguignonne, flamande, espagnole, autrichienne, française, hollandaise. Et même l'indépendance en 1830 n'apporta à ce peuple qu'une paix relative. Notre guide de qualité, si bien choisie par Madame Huglo, nous a fait sentir toute l'amertume et la souffrance que ressentait les belges soumis quotidiennement encore à cette lutte interne entre Flamands et Belges. Même Charles Quint, natif de Gand, n'eut guère d'égard pour sa ville dont il contribua à anéantir les corporations qui faisaient la richesse de la ville au Moyen-Age, en particulier le commerce du grain et les draps.

Cette ville de quelque 350.000 habitants, émule portuaire, sans les égaler, de Bruges et d'Anvers, avec ses nombreux clochers était peut-être moins connue de nous, Picards, pourtant si proches, à quelque cent cinquante kilomètres. Ce court trajet, nous l'avons parcouru dans les temps prévus, bien installés dans un confortable autocar, avec le plaisir de parcourir notre belle plaine du Nord, sous un beau soleil automnal. Toute la route est échelonnée de souvenirs que Fr. Huglo et Monsieur Gilloire nous rappelèrent, au fur et à mesure, nous réveillant parfois d'une torpeur bien justifiée en ces heures matinales. Ainsi après le château de Querrieu, Monsieur Gilloire évoqua le fameux cimetière allemand de la guerre de 1870, puis la fière Basilique de Notre-Dame de Brebière, anéantie et reconstruite après la Grande Guerre.

En passant devant un grand complexe carcéral en construction, Madame Morel ne peut s'empêcher de rappeler un mot de son père : "Quand on ferme les églises, on ouvre les prisons." Adage bien compréhensible aux valeurs ancestrales du Christianisme !

Près d'Arras, Monsieur Gilloire évoqua les tristes massacres du fameux Lebon, qui seront probablement largement commentés lors du Bicentenaire de la Révolution.

Enfin, Madame Morel put nous donner des précisions sur la célèbre bavure de Villeneuve d'Ascq, le 2 avril 1944 : un train avait déraillé accidentellement ; les SS ont cru à un sabotage et n'ont pas hésité à tuer quatre-vingt-six civils innocents, et le bilan aurait été encore plus grave si la troupe régulière allemande de Lille, alertée par la population n'était venue faire cesser le massacre et même se seraient battus contre leurs frères d'armes pour défendre la population.

Et ainsi nous arrivons vers les 10 heures à Gand où nous ne tardons pas à trouver notre guide au "Centreville".

Avec beaucoup d'à-propos, elle avait prévu de nous faire visiter d'abord l'Eglise Saint-Jacques. Elle nous montra les particularités de cette église St-Jacques, très intéressante, bien qu'elle ne soit même pas mentionnée sur le guide Michelin, comme d'ailleurs également St-Nicolas, ces églises étant pourtant, avec la Cathédrale, les trois plus anciennes de la ville. Ce sont des églises gothiques qui, comme dans tout le Nord de l'Europe, ont succédé chaque fois à des églises en bois puis romanes.

L'église romane St-Jacques, exécutée au XI^e siècle (vers 1020-1060) brûla dans le grand incendie de la ville de 1120. Les seules traces romanes se trouvent sur la façade extérieure. Dans cette phase de gothique précoce elle fut reconstruite en style gothique scaldéen, le même que celui de la cathédrale de Tournai. Ce nom vient de l'origine de ses pierres, venues de la région de Tournai par l'Escaut et typiques, car il s'agit de pierres bleues, calcaires, très résistantes, largement utilisées dans la région, alors qu'à Bruges c'est la brique qui domine, car il n'y avait pas de fleuves pour amener cette pierre. Ce gothique scaldéen se reconnaît également par ses fenêtres, en trois parties, composées de deux petites ogives comprises dans une ogive plus grande, formant ainsi une image en Y.

La nef de St-Jacques ne présente pas la verticalité de nos cathédrales françaises car elle a dû subir le rehaussement de son sol, comme la plupart des maisons et monuments de la ville. Et ceci pour des raisons diverses, mais surtout raisons de stabilité car la plupart des églises du centre sont construites sans fondations. Ainsi cet exhaussement d'au moins 1,30 m donne l'impression aux colonnes d'être sans bases. Le long des ogives de la nef, on peut reconnaître les Douze Apôtres avec leurs attributs, comme sur le portail central d'Amiens. Ceux, bien connus, comme St Pierre avec ses clefs, St Paul avec le glaive, St André avec sa croix, St Jean avec son calice, St Thomas l'architecte et son équerre, St Barthélemy et son couteau, St Simon avec la scie, St Philippe avec le pieu, St Thadée et sa massue. Mais le principal était bien sûr St Jacques le

Majeur, Patron de l'église, avec sa bouteille et son bâton de pèlerin, car cette église était un des jalons du grand Pèlerinage à St Jacques de Compostelle.

Dans les chapelles latérales on reconnaît le mausolée de Jan Palfijn, inventeur du forceps et une représentation assez particulière de la Sainte Trinité dans la chapelle de l'Ordre des Trinitaires. C'était un ordre créé pour libérer les prisonniers des arabes en Méditerranée qui étaient vendus comme esclaves en Afrique. Cet ordre fut aboli par Joseph II, fils de Marie-Thérèse d'Autriche, en même temps que les ordres contemplatifs qu'il considérait comme inutiles. Mais cet ordre a repris son rôle lors de la découverte du Congo belge qui a entraîné de nouveau des prisonniers vendus en esclavage. C'est le seul qui existe à Gand.

Le choeur, plus récent que la nef est plus haut, et de style gothique de la deuxième phase, fait d'une pierre blanche plus facile à sculpter mais plus poreuse et plus fragile que la pierre bleue scaldéenne. Il a subi l'invasion du baroque au XVII^e. C'est surtout son tabernacle qui est remarquable. Il n'en existe que deux en Belgique, les autres ayant été détruits par les iconoclastes : les "gueux" et surtout les calvinistes de la fin du XVI^e. Ce tabernacle est réalisé en marbre noir et blanc superbe, et étagé : on y reconnaît les effigies de Moïse et de St Jean l'Évangéliste au deuxième étage et derrière, les apôtres qui ont prêché la parole du Christ. Sa clôture, également en marbre, est baroque. On voit aussi des gisants de petite taille, mais au Moyen Âge la taille moyenne était de un mètre cinquante et l'on dormait à moitié assis.

C'est au son de l'orgue de l'Office suivant que nous quittons précipitamment l'église pour étudier son aspect extérieur. Sa façade principale est influencée par le style gothique normand type Jumièges. C'est la seule église de Gand qui présente une rosace et deux tours latérales comme la plupart des églises françaises. Et, comme Amiens, les deux tours ne sont pas identiques pour des raisons financières.

Typiquement romanes sont les fenêtres et surtout la tour sur la croisée, qui est superbe. Elle n'a jamais été enlevée ni retouchée. Romane au départ, cette église a évolué en style gothique précoce pour se terminer en gothique flamboyant avec l'usage de cette pierre blanche, poreuse, qui devient noire par la formation sur sa surface de champignons qui s'imprègnent des gaz d'échappement.

Tout proche de l'église se trouvait la Chapelle Baudelot qui appartenait au refuge d'une abbaye au Nord de Gand. Elle fut construite dans les années 1500 en pierre blanche en plein gothique flamboyant mais remaniée et terminée à l'époque baroque. Son superbe carillon a disparu. Elle fait actuellement office de bibliothèque pour un lycée.

Bientôt nous sommes sur la grande Place du Marché du Vendredi où tant de tournois se sont déroulés et tant de batailles rangées entre tisserands et foulons, ces derniers souvent plus mal payés. Au centre se dresse la statue de Jacques VAN ARTEVELDE qui n'hésita pas, bien que vassal du roi de France, à faire couronner durant la guerre de Cent Ans le roi d'Angleterre Edouard III comme roi de France. Cette guerre prolongée entraînait en effet une grave crise économique car la laine était importée d'Ecosse.

Sur un angle de cette place se trouve l'ancienne maison de la Corporation des Tanneurs, qui a été complètement restaurée, avec ascenseur, etc. sans modifier sa tour, du haut de laquelle on pendait les draps de moindre qualité avec le nom du producteur !

Dans l'ensemble des maisons de Corporations, si les caves ont toujours été conservées avec leurs voûtes gothiques et parfois romanes, les façades par contre sont de styles très divers et en majeure partie baroque ou renaissance car, après 1650, les façades de bois ont été remplacées, au fur et à mesure des incendies, par des façades en pierre.

En passant, on croise un énorme canon, "la grosse Berta de l'époque" dit l'un de nous, qui n'a guère servi, car il était plus dangereux pour les canonniers que pour les ennemis. Pour être plus moderne on dirait plutôt "arme de dissuasion" !

On traverse ensuite une rue très ancienne où se côtoient maisons baroques et modernes, avec le magasin refait au rez de chaussée. On remarque en particulier une maison des années 1550-1560, Renaissance par son fronton mais gothique à ses parties inférieures où ont été sculptés, dans la pierre blanche, les bustes des différents comtes de Flandre. Une façade n'a été restaurée que sur une moitié car la maison a été partagée par héritage et un seul des héritiers a pu la refaire.

Un peu plus loin c'est le marché aux légumes, ancien marché aux poissons du Moyen Age. C'est là que l'on rendait la petite justice, aux yeux de tous, pour les petits délits : blasphémateurs, vendeur de tourbes au noir. Un pilori se trouve même dans un coin. On y attachait les gens qui ne payaient pas leurs impôts à temps. On voit encore les carcans qui sont encastés dans la Halle aux viandes : Maison de la Corporation des bouchers, longue bâtisse qui indique la richesse de cette Corporation. Depuis 1898, les boucheries sont indépendantes dans la ville et le bâtiment est désaffecté. Sa charpente superbe, comparable au farinier de Cluny, date de 1408. Faite en chêne d'Ecosse, elle tient son bon état de conservation au fait que les poutres ont été traînées derrière les bateaux pour que l'eau de mer remplace la sève et pétrifie le bois.

A son extrémité se trouve le plus petit café de la ville qui s'appelle "la Petite Potence". En fait il n'y a jamais eu de potence en ville car la loi interdisait de dépendre un pendu qui devait tomber tout seul. Par contre il y a eu de nombreux champs de potence en dehors de la ville qui a beaucoup souffert de troubles politiques et religieux.

Nous arrivons bientôt au bord du plus vieux port de Gand, limité d'un côté par le château des comtes de Flandre, construit par Philippe d'Alsace en 1180, à son retour des croisades où il avait vu le Krack des Chevaliers. Il servit de résidence pendant deux siècles. De l'autre côté, c'est le Pont Saint Michel, le seul pont fixe sur la Lys, parmi les nombreux ponts tournants. Il doit cette originalité au bon roi Léopold II qui, au début de ce siècle, avait une aventure amoureuse à Bruges que tous les Gantois connaissaient. En effet, pour se rendre à Bruges il devait traverser la ville et attendre un long moment devant le pont souvent levé, ce qui permettait aux Gantois de le reconnaître aisément. Lassé de cette situation, il a financé un pont fixe pour traverser Gand plus rapidement.

Le vieux port doit son essor au commerce du grain. Comme Philippe d'Alsace avait épousé Sybil de Vermandois, de cette province, vrai grenier à blé qui s'étendait jusqu'aux portes de Paris, il fit connaître le bon "pain français" par opposition au pain de seigle noir de la région. Et dès lors, ce grain chemina du Nord de la France par l'Escaut et la Lys et débarquait dans le vieux port. Aussi tout le long du port se situe le Quai aux Herbes avec les plus vieilles et illustres maisons de corporation, du XII^e au XVI^e. Successivement :

- la Maison des Francs Bateliers (1531) en gothique brabançon précoce, en pierres de Tournai, restaurée malheureusement avec une porte trop petite. C'est le plus ancien grenier à blé.
- Deux Maisons des Mesureurs de grains : la petite maison Louis XIV du magistrat qui taxait les transports fluviaux et la Maison des Mesureurs de Blé (1698) en baroque tardif. Duplicité due à la concession caroline de 1539 par laquelle Charles Quint retirait tous les privilèges des corporations aux Gantois qui lui avaient refusé une taxe pour les armées espagnoles.
- Une autre Maison des Bateliers avec une merveilleuse façade en gothique flamboyant.
- Enfin, la Maison de la Corporation des Maçons (1527) à façade très riche, en gothique brabançon, qui serait une façade de l'exposition de Bruxelles de 1910 mise devant la façade délabrée.

Entre les grandes maisons, il y a soit un garage, une petite maison ou une ruelle. Au début c'était des ruelles qui servaient à acheminer le grain vers le marché aux grains qui se trouve derrière mais également comme égouts et comme coupe-feu en cas d'incendie.

Sans traverser le pont, nous nous sommes rendus devant la tour massive de l'église St-Michel qui n'a jamais été achevée. Comme toutes les églises de la ville et à l'inverse de la plupart des églises françaises, la construction ne se fit pas d'un seul élan religieux et a demandé plusieurs siècles. D'où la succession de styles que l'on retrouve dans toutes les églises de Gand. Presque terminée au moment des guerres de religion, les iconoclastes la brûlèrent complètement. Elle fut ensuite reconstruite en gothique très pur. C'est donc la seule église de Gand où il n'y a pas eu d'apport baroque, ou très peu. Elle est donc très sobre. La tour n'est pas terminée car Joseph II taxait déjà très fort les églises. Elle n'a donc pas atteint les 127 m prévus. Par ailleurs, c'est un gothique typique de la région : non deux tours avec rosace comme en France, mais une tour massive centrale avec une grande verrière en Y. Les travaux se sont arrêtés au deuxième étage qui est déjà de style renaissance.

A l'intérieur, on est frappé par le jubé moderne et l'absence d'accès dans les transepts. Sa hauteur est sauvegardée du fait qu'elle a été complètement reconstruite. Ses voûtes, très compliquées, sont reprises des châteaux de la Loire. St-Michel est très riche en oeuvres d'art. On peut citer : la Crucifixion de Van EYCK, peintre anversois, d'une grande importance ; la statue de St Liévin, la patron de la ville, une copie de la Sainte Vierge de Michel Ange, etc.

L'heure du repas étant déjà bien avancée, on s'achemine donc vers le centre en passant sur le pont St-Michel. Nous avons là une des perspectives les plus célèbres en Europe avec l'enfilade des tours de St-Nicolas, du Beffroi, de St-Bavon et l'abside de St-Michel.

Notre guide en profite pour nous conter la longue histoire du Couvent des Dominicains dont l'une des façades est visible du pont. Il a été construit en plusieurs phases successives. Son origine est la conséquence d'une première crise économique grave en 1248, due à la grande richesse des Gantois, qui a entraîné le dépeuplement des campagnes, une famine intense et favorisé une remise en question de la religion catholique. Celle-ci était alors dans une impasse grave (clergé non exemplaire, hérésies des Vaudois, Albigeois, etc.) que St François d'Assise avait déjà connue quelque soixante ans plus tôt. Des réformes avaient déjà eu lieu dans les siècles précédents (Cluny, St Bernard, Cisterciens). Cette fois, c'est St Dominique qui remonte au Nord et arrive à Gand en 1248. Le comte de Flandre lui donne un large emplacement où il édifie la première construction : un cloître et un réfectoire. A la même époque, entre 1250 et 1270, trois autres couvents sont venus s'installer dans la ville : les Franciscains, les Cisterciens et les Augustins).

Au cours des siècles, le couvent s'est agrandi, ayant pu recevoir jusque cent cinquante moines. Il comprenait une seule grande salle, le réfectoire au rez de chaussée et les dortoirs au-dessus. Mais après l'action de Joseph contre les moines "inutiles" et après Waterloo, les moines n'étaient plus que quinze et se sont installés un peu plus loin dans une ancienne léproserie beaucoup plus petite. C'est un particulier qui a racheté le bâtiment pour en tirer profit au maximum, sans faire aucun frais, louant souvent à des marginaux. Le couvent était tellement délabré qu'en 1951 on a proposé de le démolir complètement pour en faire des appartements. Mais l'Université calviniste, la deuxième fondée en 1816, s'est souvenue de la première, créée lors de la république calviniste du XVI^e siècle par Guillaume de Hollande qui avait chassé les Dominicains. Malgré leur bref passage - une dizaine d'années - leur renommée avait été très grande avec des savants comme Vésale, Lippe, Erasme, etc. Elle a donc commencé la restauration mais a dû rapidement céder le pas à l'Etat qui, lui-même, a dû avoir recours à un industriel de la région. Et l'on pense que sa restauration sera terminée en 1989. A l'intérieur "c'est superbe" : salles polyvalentes pour expositions, conférences et Congrès internationaux, galas avec l'acoustique merveilleuse de l'ancien réfectoire, des restaurants "3 étoiles", etc.

Dans l'Hôtel particulier Louis XVI tout proche, il est prévu de faire une salle Jan Palfijn, l'inventeur du forceps, pour faire une rétrospective sur la gynécologie et les accouchements.

C'est vers une heure que l'on se dispersa pour prendre un repas bien mérité, chacun selon son goût. Il semble que la majorité préféra une Pizza ou un bon plat chaud.

Nous nous sommes tous regroupés à l'Eglise Saint-Nicolas autour de notre guide, toujours en forme et bien décidée à ne rien nous laisser ignorer de sa bonne ville de Gand. Ainsi, cette église est l'une des trois églises, avec St-Bavon et St-Jacques, qui se trouvent dans l'îlot formé par le canal unissant la Lys et l'Escaut et qui dépendent toutes les trois de l'Abbaye St Pierre. Son grand portail est situé sur le marché au grain.

Construite au début du XI^e siècle (1040 ?), donc une des plus anciennes de Gand, comme église paroissiale près du port, par les marchands et bateliers, d'où le vocable de St-Nicolas, leur saint patron. Son importance témoigne de la rivalité qui a toujours existé entre la noblesse, représentée par l'église St-Jean puis St-Bavon, et les Corporations et commerçants, représentés par l'église St-Michel. C'est de cette surenchère permanente que va naître cette grande église. D'abord romane, en bois puis en pierre, elle fut construite

sans fondations sur un sol humide. D'où, en à peine un siècle, il y aura des problèmes graves de stabilité pour cette tour massive de 92 m. Elle servira de poste de guet car elle est antérieure à celle du Beffroi qui date seulement de 1412.

Comme les autres églises, elle a une longue évolution sur quatre siècles et représente ainsi parfaitement la succession des styles architecturaux de la région : d'abord romane, l'église deviendra gothique précoce avec l'utilisation de la pierre bleue scaldéenne, enfin gothique flamboyant avec la pierre blanche.

L'abside d'abord rectangulaire, terminée par une tour à escalier, sera reculée pour permettre l'extension de l'église devenue trop petite, et la tour deviendra un simple pilier dans le nouveau chœur.

A l'extérieur, sur la grande place Emile Braun, on a pu admirer les douze bustes de la grande tour datant du XII^e, sans que l'on puisse préciser de qui il s'agit : les Douze Apôtres ? douze magistrats, mais il y en avait alors treize ...

C'est sur cette place que l'on peut admirer la "Fontaine des Agenouillés" et surtout le Beffroi, symbole de l'autonomie communale et de la puissance des corporations gantoises du Moyen Age. Profilant sa fière tour rectangulaire, il est dominé par un dragon de cuivre doré qui scintille au soleil. Construite au XIV^e siècle la tour fut terminée en 1338 avec un guetteur de pierre à chaque angle et parachevée en 1380 par un clocher de bois. La flèche actuelle date du début du siècle.

A l'intérieur se trouve le "Secret" : grande salle circulaire qui abritait un énorme coffre à trois serrures qui renfermait les archives et privilèges qui étaient essentiels pour les relations économiques avec la France ou l'Europe. Autour de lui siégeaient les trente-neuf magistrats de la ville dont trois avaient chacun une des trois serrures. Il fallait donc qu'ils soient tous présents pour ouvrir le coffre. Malheureusement en 1940 la kommandature allemande en a fait un bunker en bétonnant le soubassement et le secret. Dans l'impossibilité de le faire sauter sans ébranler la tour, on essaie de l'enlever "à la petite cuillère".

Au premier étage se trouve un Musée où l'on peut voir le seul survivant des quatre statues d'hommes en armes qui ornaient les angles de la tour, et également le clavier du carillon aux cinquante-deux cloches qui remplaça au XVI^e siècle la fameuse cloche "Roeland" coulée en 1315. Le dragon de 1377 fut remplacé deux fois, en 1854 et en 1980, où il fut posé cette fois par hélicoptère. Enfin il possède un ascenseur. Gand serait la seule ville dans le monde à posséder un ascenseur dans son beffroi. Il est prolongé à l'est

par la Halle aux Draps, devenue restaurant, et au nord par la porte de l'ancienne prison ornée de "l'Homme qui tette", représentant Cimon, vieillard romain, condamné à mourir de faim et allaité par sa fille. C'est un bas relief symbolisant la Charité chrétienne.

Enfin cette journée déjà bien remplie se termine par le joyau de Gand : la Cathédrale de Saint BAVON qui contient la plus belle oeuvre d'art de toute la Belgique. Elle est précédée de la place du même nom qui fut réalisée pour l'exposition mondiale de 1913.

Elle succède à un édifice plus ancien et sa construction a suivi les étapes des différents styles architecturaux : roman pour la crypte (du XII^e), gothique précoce et rayonnant pour le choeur (XIII^e, XIV^e), gothique tardif pour la tour, la nef et les transepts qui sont des XV^e-XVI^e. A l'extérieur se dresse l'impressionnante tour, formant façade et porche, dont la flèche a brûlé en 1603.

A l'intérieur, la nef est une des plus harmonieuses de Belgique, avec sa gracieuse balustrade flamboyante et ses voûtes à nervures multiples. Certains vitraux sont encore d'époque. Dans le transept sont exposés les différents chapitres de la Toison d'OR, symbole même de la richesse des Flamands, ordre créé par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, pour rassembler autour de lui tous les chevaliers de l'Europe de l'ouest. C'était un grand honneur d'être chevalier de la Toison d'Or. L'origine même du nom vient du fait que la richesse du Comté de Flandre était due aux draps obtenus avec la laine d'Ecosse.

Le choeur est inaccessible au public. On y remarque sur l'autel les chandeliers en cuivre offerts par Napoléon lorsqu'il est venu pour la première fois à Gand en 1803. Le déambulatoire a été refait en style baroque comme la clôture des chapelles. Celles-ci étaient privées, avec au-dessus de chacune l'armoirie de l'évêque ou du noble qui la finançait. Dans la sixième droite se trouvait le fameux polyptyque de l'Adoration de l'Agneau Mystique de Van Eyck (1432), offert par Josse VYDT et son épouse par testament, à condition qu'il y ait tous les jours dans cette chapelle un office religieux. Il ne pouvait être ouvert que le dimanche, jour où le Christ donne son sang pour la Rédemption de l'Humanité. Il a dû être placé dans une cage pare-balle, avec température constante. Il est vrai que la chapelle était trop petite pour les quelque 20 000 touristes qui viennent le voir chaque mois et pour qui on l'ouvrait et fermait trop facilement, ce qui était peu recommandé pour un retable en bois déjà très vieux.

Au cours des siècles il a connu bien des vicissitudes : lors de la république calviniste il a été caché dans la tour pour échapper aux iconoclastes. Joseph II qui ne supportait pas les nus dans les églises avait fait enlever Adam

et Eve. Puis c'est un bedeau qui a vendu deux panneaux à un antiquaire anglais qui les a vendus à l'archiduc de Prusse ; ils ne seront finalement rendus qu'après le traité de Versailles. Enfin, en 1934, le panneau des magistrats a disparu : vol ? ou accident camouflé lors d'un exercice de sauvegarde. Le seul homme qui connaissait le secret, pris de remords sur son lit de mort, a voulu le dévoiler ; mais la mort était vraiment trop proche, il n'a pu dire que : "Le panneau volé se trouve ..." et s'est éteint. Le panneau a pu être remplacé en 1939 grâce à une copie qui avait été demandée par Philippe II pour le Prado, mais on n'a jamais pu mettre les mêmes pigments car Van Eyck est mort avec sa formule.

Il avait été conçu pour cette chapelle car dans le bijou de l'ange qui chante, on peut voir des détails du vitrail opposé. Et seuls les anges qui chantent ont de la lumière dans les yeux. Cette oeuvre est une véritable encyclopédie du Moyen Age :

Pour le panneau central, sa partie supérieure représente l'image classique du Christ entre la Sainte Vierge et Saint Jean. Mais si on regarde tout le panneau verticalement, on peut voir la Sainte Trinité : Dieu le Père avec sa tiare papale à triple couronne et une couronne terrestre à ses pieds ; et sur la partie inférieure, le Saint Esprit tout en haut et le Christ entouré d'anges qui est représenté par l'Agneau qui donne son sang pour les hommes. Ce sang est récolté dans un calice qui alimente la fontaine de vie, un des thèmes chers au Moyen Age. C'est vers Lui que se dirigent tous les groupes. Van Eyck connaissait bien les Ecritures : au premier plan du panneau inférieur il oppose d'un côté ceux qui précèdent la venue du Christ, tous les grands savants grecs et romains, parmi lesquels on reconnaît Virgile, au milieu, en blanc, avec une couronne de laurier, et en avant les prophètes, plus sobrement vêtus. De l'autre côté, c'est le Nouveau Testament avec les Apôtres sobrement vêtus également et derrière eux tous les saints et martyrs - que tous les gens du Moyen Age reconnaissaient à leurs attributs : ainsi Saint Liévain, patron de Gand, à qui on avait arraché la langue est représenté en évêque avec une mitre bleue, tenant sa langue avec une pince. A l'arrière-plan on reconnaît les Sanctifiés et tout au fond une ville avec des montagnes, des palmiers. C'est la Jérusalem mystique, même si certains monuments sont reconnaissables comme l'église d'Utrecht dans un évêché voisin très important.

Van Eyck se révèle également un excellent botaniste dans la pelouse qui entoure la fontaine de la vie, où l'on a pu recenser plus de cinquante espèces et plantes et fleurs bien détaillées de la région. Ces fleurs seront à l'origine d'un jardin du Moyen Age que Gand va créer prochainement.

Sur les panneaux latéraux, c'est la représentation des anges qui chantent avec un orgue et un lutrin parfaitement sculptés. Il se montre un merveilleux joaillier dans la réalisation de la tiare, la couronne et même les bordures des robes. Excellent latiniste également car on peut lire le texte du livre de Saint Jean, qui ne recèle aucune faute grammaticale.

Il avait également une bonne connaissance du donateur et de sa famille car le panneau des Chevaliers du Christ évoquait le souvenir de ses ancêtres croisés et celui des Magistrats rappelait la profession du donateur. Au panneau opposé, on reconnaît Ermites et Pèlerins. Sa représentation d'Eve avec un gros ventre est tout à fait conforme à l'époque, car cela indiquait alors que la femme était capable de procréer, donc de se marier.

Enfin on peut reconnaître sur les volets extrêmes, au-dessous des prophètes et sybilles l'Annonciation en haut avec l'ange Gabriel et, en bas, les donateurs et les deux Saint Jean, titulaires de l'église. Signalons également la beauté des draps, label de qualité pour la ville.

En fait, cette oeuvre a été conçue par deux frères : Hubert, l'aîné qui n'a jamais quitté Gand, et Yann, au contraire qui, peintre à la cour de Bourgogne, a été confronté avec la perspective en Italie. On peut le constater en comparant les pieds d'Adam et Eve. Ils ont réalisé ce retable extraordinaire qui ne comprend pas moins de deux cent quarante-huit figures, en six ans sans élèves. Il reste aussi un témoignage capital sur l'idéal chrétien du Moyen Age.

Cette merveille éclipse un peu les nombreuses oeuvres d'art qu'abrite la cathédrale, véritable écrin. Citons une très curieuse chaire baroque, la "Conversion de Saint Bavon" de Rubens (dixième chapelle). Elle évoque en fait la fondation de l'abbaye de Saint Bavon et donc l'origine de Gand, vers 630, au confluent de la Lys et de l'Escaut, lorsque Saint Amand est remonté d'Aquitaine pour évangéliser la région. Quelques années plus tard, un riche chevalier lui demande de rentrer dans les Ordres ; mais Saint Amand ne pouvait l'accepter que s'il faisait abstraction de tout ce qu'il aimait : fortune et également les femmes qu'il adorait. Ainsi voit-on Saint Bavon agenouillé devant Saint Amand, avec un magnifique manteau rouge, symbole de richesse car le pigment rouge exige d'écraser un nombre invraisemblable de cochenilles. On voit également son contremaître distribuer l'argent aux pauvres.

Enfin, pour la petite histoire, la guide nous signale le vol récent de la crosse en marbre d'un évêque gisant. C'est à peine croyable !

Quant à la crypte que nous avons longuement visitée, elle contient tout le Trésor de la cathédrale : tableaux, pierres tombales, petits objets

dans des vitrines. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est qu'il s'agit d'une véritable crypte, faite pour préserver les chères reliques, donc complètement sous terre et fermée, très tôt, dès 1150, date de la première crypte romane. On peut en voir encore les colonnes monolithiques, relativement basses et même des plus fines que l'on a dû emmurer pour la stabilité.

Elle n'a été retrouvée que lors des fouilles de 1952 avec de belles peintures murales où l'on peut reconnaître quelques saints, dont sainte Appolline, très vénérée pour les maux de dents.

Après une visite si complète, nous avons tous faim et soif. Et les petits cafés ou chocolats du restaurant de la place Saint-Bavon furent bien accueillis, d'autant que le cadre était très beau.

Retour sans histoire sur la bonne place Saint-Michel à une heure tout de même raisonnable.

Ce fut une bonne journée à comptabiliser dans les meilleures de l'Association.

A quand la prochaine où les Amis de la Cathédrale auront encore la joie de se retrouver et de vivre ensemble de nouvelles émotions esthétiques dans une ambiance toute fraternelle.

B. PERDU